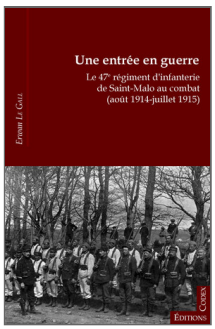

Erwan Le Gall

Une entrée en guerre
Le 47e régiment d'infanterie de Saint-Malo au combat (août 1914-juillet 1915)

Éditions Codex

IX - La découverte du feu

Éditeur : Éditions Codex
Lieu d'édition : Talmont-Saint-Hilaire
Année d'édition : 2014
Date de mise en ligne : 25 mars 2021
Collection : Une plus Grande Guerre
EAN électronique : 9782918783220

OpenEdition Books

http://books.openedition.org

Édition imprimée
Date de publication : 1 mars 2014

Référence électronique
LE GALL, Erwan. *IX - La découverte du feu* In : *Une entrée en guerre : Le 47e régiment d'infanterie de Saint-Malo au combat (août 1914-juillet 1915)* [en ligne]. Talmont-Saint-Hilaire : Éditions Codex, 2014 (généré le 11 septembre 2023). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/codex/1322>. ISBN : 9782918783220.

- IX -

La découverte du feu

Entrer en guerre, c'est aussi, et peut-être même surtout, découvrir un monde nouveau, un territoire vierge : le champ de bataille. Rappelons encore une fois que pour les hommes du 47e régiment d'infanterie il s'agit bien là d'une expérience inédite puisqu'en ce 22 août 1914, l'unité n'a pris part à aucun combat depuis la fin du XIXe siècle, se cantonnant à quelques opérations de maintien de l'ordre à l'occasion de crises momentanées telles que grèves des dockers du port de Saint-Malo ou inventaires des biens de l'Église. Certes, certains militaires de carrière passés notamment par la coloniale peuvent avoir une expérience des combats livrés en Afrique, mais il ne s'agit là que d'exceptions, quantitativement marginales. Il ne semble donc pas excessif de dire que lorsqu'il se présente à son baptême du feu, le 47e régiment d'infanterie est vierge de toute expérience du champ de bataille.

Cette tournure de phrase peut paraître osée, voire même déplacée, et pourtant c'est bien de cela qu'il s'agit puisqu'au-delà des fatigues des longues marches de concentration, la découverte du feu est avant tout une histoire des sens, celle de l'ouïe, de l'odorat, de la vue mais également du toucher. C'est donc, d'une certaine manière, à une histoire sensorielle de la guerre que l'étude de l'entrée en guerre du 47e régiment d'infanterie invite.

9.1. Une sollicitation multi sensorielle

L'étude des champs lexicaux utilisés par les auteurs de carnets et mémoires du 47e régiment d'infanterie dit bien combien le baptême du feu est avant tout un bruit, ou plutôt une suite de formidables détonations, celles en l'occurrence de l'artillerie.

De manière très significative, lorsqu'il évoque son baptême du feu, Jean Groth débute son récit en disant que le 22 août 1914, « nous nous rapprochons du canon » [1]. Belle métonymie qui dit, du point de vue des sens, sa place sur ce champ de bataille. Sans surprise, à en croire le témoignage de celui qui alors est sous-lieutenant au 47e régiment d'infanterie, la première arme à entrer en action ce jour est l'artillerie « qui casse les branches au-dessus de nos têtes et qui impressionne les hommes » [2], sans pour autant, toujours selon l'auteur, provoquer de dégâts.

---

[1] Groth Jean, *Récit de l'évasion du capitaine Groth, op. cit.*, page 20.
[2] *Ibid.*, page 21.

Pour Jean Groth, ce sont donc les éructations des canons qui dominent l'univers sensoriel de *ce* baptême du feu. Le problème est que son récit laisse entendre qu'il est blessé dans les toutes premières heures de la journée puis qu'il s'évanouit pour ne se réveiller qu'à midi [1]. Or on sait que la matinée de ce 22 août 1914 entre Sambre et Meuse est marquée par d'importantes nappes de brouillard qui rendent impossible le tir des 75 français [2], remarque qui vaut aussi très certainement pour les 77 allemands. Le témoignage du sergent Albert Omnès est à ce titre précieux puisqu'écrit le soir même des événements, il évoque en premier lieu non pas le bruit assourdissant de l'artillerie mais le « sifflement » des balles [3]. Celui-ci doit être particulièrement marquant puisque, cinquante ans après les faits, lorsque Julien Loret narre sa bataille de Charleroi, il n'évoque que « la mitraille [qui] faisait rage » [4]. Puis Albert Omnès reprend le fil de son témoignage et ce n'est que dans un second temps, une fois le brouillard levé, qu'un « nouveau personnage entre en scène, […] le géant des batailles : le canon » [5]. Peu importe que l'artillerie ne puisse tirer dans les premières heures de la journée du 22 août du fait notamment du brouillard, c'est bien le bruit du 75 qui semble marquer les esprits.

En retrait du champ de bataille du fait de leur fonction de brancardiers, Marcel Brégé et Louis Leseux ne mentionnent que le bruit des canons et des mitrailleuses, c'est-à-dire les sons qui portent le plus [6]. Aussi est-ce sans doute pourquoi ils taisent les cris, ceux des combattants qui partent à l'assaut puis ceux des blessés gisant sur le champ de bataille – évoqués en revanche par Albert Omnès [7] – mais également ceux des chevaux, pourtant très nombreux puisque comme tout élément de l'armée française de 1914, le 47e RI est largement hippomobile. On imagine dès lors sans peine le hennissement incontrôlable de ces bêtes aussi exténuées que terrorisées par le feu… Mais sans doute que si ces témoignages accordent une place si importante au bruit du canon c'est aussi parce qu'il a été l'un des plus éprouvants pour les fantassins, constituant à leurs oreilles « une incontestable transgression sonore, pour une population majoritairement d'origine rurale, habituée aux bruits de métiers, aux cris de la foire, au vacarme des cloches et pas au sifflement aigu et assourdissant des obus » [8].

Mais la découverte du feu n'est pas qu'affaire d'ouïe, elle est aussi une histoire du toucher, celle des cartouches que l'on reçoit quelques instants avant le combat et de la

[1] *Ibid.*, page 23.
[2] Larcher Maurice (Commandant), « Le 10e corps à Charleroi (20 au 24 août 1914) », *op. cit.*, page 86.
[3] « Nous avons eu ce matin le baptême du feu », *in* Omnès Albert, *Carnet de route, op. cit.*, pp. 7-8.
[4] Arch. Mun. Saint-Malo : 21 S. Historique des années de guerre 1914-1918 vécues par Julien Loret dans les 5e et 7e compagnies du 47e régiment d'infanterie.
[5] Omnès Albert, *Carnet de route, loc. cit.*, page 8.
[6] Prigent Julien, Richard René, « Un brancardier du 47e RI de Saint-Malo en campagne : Marcel Brégé », *op. cit.*, page 10. Leseux Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux », *op. cit*.
[7] Omnès Albert, *Carnet de route, loc. cit.*
[8] Cabanes Bruno, *La victoire endeuillée, op. cit.*, page 44.

baïonnette que l'on met au canon avant de partir à l'assaut [1]. Dans son carnet, Albert Omnès évoque les nombreuses balles de mitrailleuses qui s'enfoncent dans les troncs d'arbres – produisant de surcroit un bruit sourd que l'on imagine aussi caractéristique qu'évocateur. D'ailleurs, il rapporte que plusieurs hommes de sa section, en les entendant, baissent spontanément la tête, comme pour les éviter [2]. Chose curieuse, nombreux sont les témoignages à évoquer balles et obus par des métaphores météorologiques, comme s'il s'agissait de se prémunir contre des précipitations. Or le temps qu'il fait est quelque chose qui renvoie au toucher en ce que l'on ressent physiquement le froid, la neige ou au contraire l'extrême chaleur. Ainsi, pour Albert Omnès, les balles « tombent dru » tandis que selon Louis Leseux, les obus « pleuvent » sur le champ de bataille [3]. De même, le rédacteur du journal des marches et opérations du 47e régiment d'infanterie n'hésite pas à parler, lors de son exposé de la bataille de Charleroi, de « rafales de shrapnels », comme si ceux-ci étaient comparables au vent. Puis, quelques instants plus tard, celles-ci forcissent pour se transformer en véritable « grêle ». En conséquence, parti relever des blessés sur le champ de bataille, Louis Leseux se jette à terre « plus d'une fois […] pour éviter les obus qui éclataient parfois à des distances dangereuses » [4]. Sans doute est-ce la preuve que la découverte du feu est aussi une histoire du toucher, ou plus précisément de ne pas toucher pour survivre, à l'instar de Jean Groth qui est frappé de plusieurs projectiles et croit à cet instant mourir [5].

Au moment de la découverte du feu, l'odorat est également intensément sollicité, notamment par la poudre des obus même si, étonnement, les témoignages des combattants du 47e régiment d'infanterie en notre possession n'en font nullement mention, comme si le canon se réduisait à sa dimension sonore. Pour autant, il est indéniable que le baptême du feu a aussi à voir avec le nez. Louis Leseux n'écrit-il pas d'ailleurs la veille de cette expérience que « ça sent l'approche de l'ennemi » [6] ?

Enfin, bien entendu, s'il y a bien un sens qui domine chez les hommes du 47e régiment d'infanterie en ce 22 août 1914 au moment de découvrir le champ de bataille de la Première Guerre mondiale, c'est la vue. Mais ce n'est pas tant la vision des morts et des blessés – alors assez fugace même si Louis Leseux de son poste de secours confesse que « ça impressionne beaucoup, pour la première fois surtout » – qui frappe les combattants que le fait que, précisément, ils ne parviennent pas à distinguer l'ennemi. Le carnet d'Albert Omnès est à ce titre assez révélateur puisque, débouchant de la lisière du bois de l'Eustache, il dit voir l'ennemi mais en réalité ne parvient à discerner que ses fortifications puisqu'il écrit : « les Allemands sont bien retranchés » [7]. Aujourd'hui, on sait que cette réalité s'explique notamment par la tenue *feldgrau* des fantassins allemands, contrastant

[1] SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47e RI, 22 août 1914. Groth Jean, *Récit de l'évasion du capitaine Groth, op. cit.,* page 23.
[2] Omnès Albert, *Carnet de route, op. cit.*, page 8.
[3] *Ibidem*. Leseux Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux », *op. cit.*
[4] Leseux Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux », *loc. cit.*
[5] Groth Jean, *Récit de l'évasion du capitaine Groth, op. cit.,* page 23
[6] Leseux Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux », *loc. cit.*
[7] Omnès Albert, *Carnet de route, loc. cit.*, page 8.

cruellement avec le pantalon garance des Français, et par une meilleure utilisation du terrain. Mais, en cette matinée du 22 août 1914, les hommes du 47e régiment d'infanterie sont confrontés au vide du champ de bataille, caractéristique de la guerre moderne. La violence y est dispensée par des ennemis qui ne se voient pas, tenus à bonne distance par le feu des mitrailleuses et des artilleries. Lorsque l'on sait que ce vide du champ de bataille est une réalité du combat moderne connue depuis la guerre russo-japonaise de 1905 mais ignorée du fait de présupposés culturels [1], on mesure en quoi cette découverte de l'invisibilité de l'ennemi est un choc pour les combattants. Que l'on se rappelle les manœuvres d'avant-guerre du 47e régiment d'infanterie où toutes les simulations de combat partent de la rencontre de deux armées qui *a fortiori* se voient. Or, on le sait, le vide du champ de bataille est rapidement tenu comme étant une « preuve » de la « barbarie » des Allemands, incapables de se battre selon les « nobles » règles de la guerre. Pour Jean Groth, le constat est d'ailleurs clair puisque ni lui ni ses observateurs ne voient rien pendant la bataille de Charleroi, « sauf quatre ou cinq Allemands qui se défilent sur la gauche du mamelon » [2], l'emploi de ce verbe n'étant ici pas anodin tant il est synonyme de couardise. C'est à partir de ce moment que les jumelles prennent de l'importance car seul leur emploi permet de voir l'ennemi. C'est ainsi qu'en décembre 1914, un certain Gustave Garin en vient à écrire à son patron, le directeur de *L'Ouest-Éclair*, pour que celui-ci lui adresse une paire de jumelle… afin de voir l'ennemi ! [3] Or l'emploi d'un tel ustensile est attesté au sein du 47e régiment d'infanterie par les témoignages d'Albert Omnès et Louis Leseux qui tous deux s'emparent de jumelles pour pouvoir distinguer ce qui se passe sur le champ de bataille [4]. Néanmoins, il n'est pas toujours totalement efficace comme le révèle le rédacteur du journal des marches et opérations de cette unité qui indique le 4 octobre 1914 que « même à la jumelle on distingue mal la nationalité des groupes qu'on a devant soi » [5]. Aussi, pendant la guerre de position, ce sont les renseignements tirés des interrogatoires de prisonniers ennemis qui se substituent aux yeux français pour déterminer l'emplacement d'une mitrailleuse, d'un mortier, d'un boyau de communication… [6]

Mais à Charleroi, une autre très désagréable sensation visuelle succède rapidement au vide du champ de bataille, celle de l'éparpillement des unités disloquées par le choc de la bataille. Le carnet du sergent Albert Omnès est à cet égard précieux en ce que le stress qui l'envahit à ce moment est clairement perceptible. En effet, lorsque son bataillon se reforme, il ne comporte plus que trois cents hommes, soit seulement le tiers de l'effectif de départ et ce n'est que « peu à peu [que] les égarés rejoignent ». À sa compagnie, la 11e, il manque soixante-seize hommes dont plusieurs sous-officiers. Albert Omnès lui-même

[1] Goya Michel, *La chair et l'acier, l'invention de la guerre moderne*, 1914-1918, *op. cit.*, pp. 94-96.
[2] Groth Jean, *Récit de l'évasion du capitaine Groth, op. cit.*, page 22.
[3] « Un brave veut des jumelles pour mieux voir les *Boches* », *L'Ouest-Éclair*, n°5609, 20 décembre 1914, page 4.
[4] Omnès Albert, *Carnet de route, op. cit.*, page 8 ; Leseux Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux », *op. cit.*
[5] SHD-DAT : 26 N 636/13, JMO II/47e RI, 4 octobre 1914.
[6] SHD-DAT : 22 N 627, 2e bureau du 10e corps. Ce carton contient de multiples rapports d'interrogatoires de prisonniers allemands qui attestent cette pratique.

a perdu dans le combat la moitié de ses élèves-caporaux [1]. Pour les hommes du 47e régiment d'infanterie, le baptême du feu se manifeste donc par une double sensation visuelle de vide, celle de l'absence d'ennemis, invisibles, et celle, écho sans doute encore plus angoissant, de la dislocation de sa propre troupe, de la perte visuelle de ses compagnons d'armes et, par là-même, de l'incertitude de leur sort. Devant tant de vide, il ne semble à cet égard pas impropre de parler de vertige car s'il est vrai que la vue est assurément le sens le plus sollicité par l'homme, dans cette guerre, comme le rappellent très justement Rémy Cazals et André Loez, on voit beaucoup moins qu'on entend [2].

Pour les hommes du 47e régiment d'infanterie, la découverte du feu est donc assurément un moment difficile tant les sens, et particulièrement l'ouïe, sont soumis à rude épreuve. Le sous-lieutenant Groth n'hésite d'ailleurs pas à dire que dans les tous premiers instants de la bataille, les hommes sont « impressionnés » [3]. Il est vrai que le baptême du feu est assurément un rite de passage essentiel dans ce processus complexe qu'est l'entrée en guerre. Le choc est d'autant plus pénible qu'il est anticipé depuis longtemps et qu'il s'agit de faire « bonne figure », de confirmer ses qualités militaires et donc, quelque part, sa virilité. Le carnet d'Albert Omnès est à ce titre éloquent puisqu'au soir de ce 22 août 1914, à la fin d'une journée dont il concède qu'elle restera dans sa mémoire « comme une date ineffaçable », il écrit : « Je me sens fier d'avoir subi sans défaillance ce frisson que donne la mort passant près de vous dans le sifflement des balles » [4].

9.2. Une découverte permanente

Mais au sein d'une troupe telle que celle du 47e régiment d'infanterie, la découverte du feu n'est pas circonscrite aux premiers engagements d'août 1914. En effet, on l'a vu précédemment, après chaque bataille ou presque, le régiment reçoit des renforts constitués pour partie de « bleus » qui, à leur tour, découvrent la réalité du champ de bataille. Si malheureusement nous ne disposons dans notre corpus d'aucun témoignage de militaire du 47e régiment d'infanterie ayant effectué son baptême du feu après Charleroi, force est de constater que la réalité décrite ci-dessus n'est pas propre à cette unité. Pour ces hommes, cette découverte du feu est assurément un moment important, ce d'autant plus qu'il est attendu depuis un certain temps. C'est en tout cas ce que laisse entendre le témoignage de Louis Maufrais, qui monte pour la première fois en ligne en février 1915 dans le secteur de La Harazée, en Champagne :

> « Une grande journée pour moi, celle de l'initiation. J'éprouve plus d'appréhension que d'enthousiasme, je l'avoue, à l'idée de me trouver bientôt dans cet endroit dont on parle tous les jours dans les journaux depuis plus d'un mois » [5].

---

[1] Omnès Albert, *Carnet de route, op. cit.*, pp. 8-9.
[2] Cazals Rémy, Loez André, *Dans les tranchées de 1914-1918*, Pau, Cairn, 2008, page 66.
[3] Groth Jean, *Récit de l'évasion du capitaine Groth, op. cit.*, page 21.
[4] Omnès Albert, *Carnet de route, loc. cit*., page 8.
[5] Maufrais Louis, *J'étais médecin dans les tranchées, 2 août 1914-14 juillet 1919*, Paris, Pocket, 2008, page 75.

Là aussi, l'expérience est en grande partie sensorielle et notamment auditive, comme le décrit très bien ce médecin du 94e RI :

> « Ce qui me maintient surtout en éveil, c'est le bruit presque continu des balles. Il y en a de toutes les sortes. Celles qui sifflent, très rapides. Celles qui claquent comme un coup de fouet. Il paraît qu'en fendant l'air une balle laisse un vide dans son sillage et, lorsque les deux masses d'air se rapprochent pour le combler, cela produit ce bruit de fouet. Enfin, il y a celles qui miaulent, parce qu'elles arrivent en bout de course. De temps en temps, une rafale d'obus, soit de 77, soit de 75, nous passe très bas sur la tête. Il faut dire que nous sommes à quarante mètres pas plus des Allemands ! » [1]

Originaire de Baguer-Pican et appartenant à la classe 1915, Laurent Couapel ne découvre le front avec le 106e RI que dans les derniers jours d'avril 1915, après quatre mois de classes. Là encore, la découverte du front est une expérience sensorielle et plus particulièrement visuelle puisque « la première chose qui le frappe » est la boue qui macule les uniformes des combattants et les contraint même à couper leur capote afin que celle-ci ne traîne pas par terre. Quelques jours plus tard, il est chargé de relever une sentinelle et de prendre la veille pendant deux heures, au petit poste. Son carnet est alors intéressant en ce qu'il est probable que nombreux sont les combattants qui, découvrant alors le feu, y compris au sein du 47e régiment d'infanterie, éprouvent un tel désarroi :

> « J'avoue que j'étais complètement désorienté. Les fusées éclairantes, l'éclatement des obus plus ou moins rapproché : s'il m'avait fallu retrouver ma tranchée seul, j'en aurais été incapable » [2].

Il y a donc lieu de postuler que nombreux sont ceux qui, gagnant le front alors que le 47e RI occupe les tranchées du secteur d'Arras, sont surpris par cette guerre qu'ils découvrent, en tous points différente de celle pour laquelle ils sont instruits. Tel est notamment le cas du soldat territorial Paul Cocho qui ne découvre le front, avec le 74e RIT, qu'à l'automne 1914, en Flandres. Ayant effectué son service militaire en 1901-1903 au 71e RI[3], il écrit dans ses carnets en mai 1915 :

> « Comme cette guerre est étrange ! Qui aurait cru qu'elle aurait consisté à se tenir tapis, au fond des trous, guettant l'ennemi en première ligne, allongés au fond de la tranchée et attendant les événements en deuxième ou troisième » [4].

Un tel témoignage invite sans doute à proposer une double chronologie de la découverte du feu par les combattants. La première, strictement physique, est comprise sur le temps très court du baptême *stricto sensu* et se limite à la sollicitation des sens évoquée plus haut. La seconde, en revanche, est beaucoup plus intellectuelle et s'inscrit donc dans un temps plus long, celui de la réflexion qui amène le sujet mobilisé parti de Saint-Malo

[1] *Ibid*., page 79.
[2] Couapel Laurent, « Souvenirs de la guerre de Laurent Couapel », *Chtimiste.com* [http://www.chtimiste.com/].
[3] Arch. Dép. CdN : 1 R 1128.710.
[4] Cocho Paul, *Mes carnets de guerre et de prisonnier 1914-1919*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, page 43.

dans la nuit du 6 au 7 août avec le 47e régiment d'infanterie à réaliser combien la réalité du champ de bataille sur lequel il est en train de combattre est différente de ses représentations mentales, héritées notamment de schémas d'avant-guerre. Cette dimension est particulièrement perceptible dans le témoignage de Louis Leseux lorsqu'il s'étonne, à la mi-octobre 1914, de sa situation : « On ne se croirait plus à la guerre si de temps en temps quelques obus ne venaient tinter à nos oreilles et vous dire : Oh là ! N'oublie pas la guerre ! » [1]

On pourra toujours objecter que Louis Leseux est brancardier et qu'à ce titre sa guerre n'est sans doute pas tout-à-fait comparable à celle des fantassins terrés en premier ligne. Certes. Néanmoins, il est indéniable que si les tranchées d'Artois sont synonymes pour le 47e régiment d'infanterie d'attaques redoutables à Beaurains, Écurie ou encore Saint-Laurent-Blangy, l'unité connaît également tout au long de l'hiver 1914-1915 une période de calme qui étonne même le rédacteur du journal des marches et opérations puisque celui-ci en vient, on s'en rappelle, à écrire à la mi-février 1915 que « la vie intérieure du régiment se rapproche de plus en plus de la vie de garnison » [2]. Il en résulte une activité cyclique de la guerre où les journées peuvent être d'un « calme absolu » [3] et les nuits occupées à divers travaux de consolidation des lignes et autres reconnaissances et coups de mains. Du point de vue de l'historiographie, une telle situation ne peut être dissociée du *Live and let live system* mis en évidence par Tony Ashworth et défini comme étant une trêve pendant laquelle les belligérants cessent de combattre tacitement pendant une certaine période ou rythment leur activité guerrière suivant un cycle si régulier que celle-ci en devient grandement prévisible et donc éminemment moins meurtrière [4]. Il en résulte tout un ensemble de pratiques propres au microcosme que peut être une portion de front à un moment donné et qui, assurément, ne manque pas de surprendre les nouveaux-venus qui s'attendent à découvrir une réalité beaucoup plus intense.

L'innocence des « bleus » gentiment moquée par les « anciens » est une réalité évoquée dans de nombreux témoignages. Mais si le champ de bataille de la Première Guerre mondiale demeure tout au long des premiers mois de la campagne un sujet permanent de découvertes c'est bien sûr du fait des renforts qui sans cesse arrivent au 47e régiment d'infanterie mais également de par les nombreuses innovations techniques qui conduisent au franchissement de nouveaux seuils dans la brutalité. L'artillerie compte ainsi parmi les armes les plus marquantes, tant par les progrès techniques réalisés que par la multiplicité des calibres engagés. Le 30 mai 1915, les hommes du 47e régiment d'infanterie sont ainsi pris sous un bombardement épouvantable, d'une violence inédite, certaines tranchées étant frappées de cinq obus de 210 à la seconde [5]. Aux canons on pourrait ajouter les gaz de combats, les lance-flammes, les chars… soit autant d'armes créées ou « inventées » au

[1] Leseux Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux », *op. cit.*
[2] SHD-DAT : 26 N 636/6, JMO 47e RI, 12-20 février 1915.
[3] SHD-DAT : 26 N507/4, JMO 40e brigade, 10 mars 1915.
[4] Ashworth Tony, *Trench Warfare 1914-1918, The Live and Let Live System*, London, Pan Books, 2000, page 19.
[5] SHD-DAT : 26 N 133/2, JMO 10e corps, 30 mai 1915, « À la 20e [DI], on a compté sur la route de Lille jusqu'à cinq coups de 210 par seconde ».

cours du premier conflit mondial. Mais, si celles-ci frappent tant l'esprit des combattants, c'est sans doute moins du fait du « progrès » technologique qu'elles représentent que de la mort qu'elles propagent en masse, instantanément, sur le champ de bataille.

9.3. Le choc de la mort obscène

En effet, lisant les témoignages de Louis Leseux et Marcel Brégé, on est frappé de constater que ni l'un ni l'autre ne paraissent transportés par l'importance de la victoire obtenue au soir du « miracle » de la première bataille de la Marne. Bien entendu, il est sans doute facile de s'en étonner un siècle après les faits, alors que l'on sait toutes les conséquences de cette victoire et que, de surcroît, pris dans le *maelström* de la campagne, il est certainement très difficile pour un simple soldat de 2e classe de déceler le jour-même le caractère historique du drame dont il est l'un des acteurs. Néanmoins, à lire le corpus de documents en notre possession, on a l'impression que, pour le 47e régiment d'infanterie, loin des doux lauriers accordés aux vainqueurs, la première bataille de la Marne constitue un véritable choc en ce qu'elle est le moment d'une première confrontation aux réalités de la violence de guerre. Tout se passe comme si ces journées de septembre 1914 marquaient la fin d'une certaine illusion [1], celle d'une guerre « propre », pour ne pas dire « fraîche et joyeuse ». En effet, le déroulement-même des batailles de Charleroi et Guise conduit les hommes du 47e RI, du fait de la retraite, à ne finalement peu voir les ravages causés par le conflit en cours. Or, tel n'est plus le cas à partir du 6 septembre 1914, les combattants étant désormais directement confrontés aux dommages causés par la violence de guerre, ce que traduisent pleinement les sources à notre disposition.

La première surprise qu'éprouvent les combattants semble être celle des destructions infligées aux communes situées sur le champ de bataille, élément qu'ils perçoivent en entrant dans Charleville au petit matin du 8 septembre. Bien qu'habituellement peu expansif, Marcel Brégé laisse entrevoir ce qu'il ressent en entrant dans ce village : « Nous traversons Charleville qui a été détruit complètement par les obus ; église, mairie, maisons, tout est saccagé » [2]. Remarque analogue chez Louis Leseux qui, bien que plus prolixe, n'en semble pas moins choqué par la situation dans laquelle se trouve cette petite commune :

> « À six heures du matin, en avant sur la place de l'église. Elle est d'un aspect lamentable, couverte de débris de toutes sortes. L'église, elle, flambe encore depuis deux jours et sa toiture flambe sous nos yeux en terminant de se consumer. Du reste,

[1] « Il est d'habitude de diviser la guerre de 1914 en deux phases d'inégales longueurs, la guerre de mouvement et la guerre de tranchées ou de position. Si l'on met l'accent sur les Français et ce qu'ils ont ressenti, on est tenté de dénommer ces deux phases d'une autre façon, la guerre des illusions et la guerre des réalités. La bataille de la Marne a marqué la fin des illusions », cité *in* Becker Jean-Jacques, « La bataille de la Marne ou la fin des illusions », Collectif, *14-18 : Mourir pour la Patrie*, *op. cit.,* page 134.

[2] Prigent Julien, Richard René, « Un brancardier du 47e RI de Saint-Malo en campagne : Marcel Brégé », *op. cit.*, page 10.

le toit tout entier s'effondre dans l'intérieur ; il est sept heures trente. Quel spectacle de ruines offre ce petit bourg » [1].

Ce 8 septembre, une fois Charleville dépassé, les hommes du 47e RI marchent vers le nord, sur la route qui mène à Boissy-le-Repos, voie dont le journal des marches et opérations de l'unité, pourtant peu enclin à s'épancher, indique que « les abords sont jonchés de cadavres allemands » [2]. Marcel Brégé confirme cette observation et indique que :

« le champ de bataille est rempli de cadavres. Des tranchées sont pleines d'Allemands ; malheureusement il y a aussi des nôtres tombés, mais beaucoup moins » [3].

Semblable tonalité pour le sergent Albert Omnès qui dans ses carnets note les façades criblées de balles des maisons de Charleville ainsi que « les cadavres d'Allemands [qui] sont de plus en plus nombreux » [4]. Vision qu'atteste parfaitement le JMO de la prévôté du 10e corps d'armée :

« 8 septembre 1914 : La prévôté cantonne à Charleville avec le quartier général [du 10e corps]. Pendant toute la journée la prévôté fait assainir le champ de bataille (enterrement des morts). Les pièces et objets d'identité ainsi que les valeurs trouvés sur les cadavres sont réunis à la première ambulance.

9 septembre 1914 : La prévôté cantonne à Charleville avec le quartier général. Elle continue de faire assainir le champ de bataille » [5].

On aura en outre pris soin de noter que cette morbide réalité n'apparaît dans ce document ni le 22, ni le 29 août 1914 [6], ce qui témoigne indubitablement d'une modification des conditions du combat, puisqu'en Belgique et dans l'Aisne, ce travail « d'assainissement du champ de bataille », du fait même du mouvement global de l'offensive, est réalisé par les troupes allemandes. De même, au mois de juin 1915, à la fin des offensives de printemps, le rédacteur du journal des marches et opérations du 47e régiment d'infanterie indique très clairement que les fantassins sont chargés d'un rôle de fossoyeur, devant inhumer les dépouilles des soldats morts lors des précédentes attaques[7]. Englués dans les tranchées d'Artois, les soldats pratiquent une véritable guerre de siège, qui conduit les hommes à coexister avec les cadavres. L'ordre d'opérations de la 20e division pour la journée du 16 mars 1915 est à cet égard particulièrement explicite puisqu'il mentionne la création d'un « approvisionnement de chaux », entreposé en l'école de garçons d'Avesnes-le-Comte [8]. Tout autre est bien évidemment la situation à Charleroi et Guise, ce qui par ailleurs explique pourquoi il y a tant de « disparus » lors du mois d'août 1914. Aussi, c'est lors de la bataille de la Marne, et plus précisément lors de cette journée du 8

[1] Leseux Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux », *op. cit.*
[2] SHD-DAT : 26 N 636/6. JMO 47e RI. 8 septembre 1914.
[3] Prigent Julien, Richard René, « Un brancardier du 47e RI de Saint-Malo en campagne : Marcel Brégé », *op.cit*., page 10.
[4] Omnès Albert, *Carnet de route, op. cit*., page 17.
[5] SHD-DAT : 26 N 133/13 : JMO Prévôté du 10e CA. 8/9 septembre 1914.
[6] SHD-DAT : 26 N 133/13 : JMO Prévôté du 10e CA. 22/29 août 1914.
[7] SHD-DAT : 26 N 636/7, JMO 47e RI, 22-23 juin 1915.
[8] SHD-DAT : 24 N 394, dossier 2, ordre d'opérations (2e partie) du 16 mars 1915

septembre 1914, que les combattants du 47e régiment d'infanterie se trouvent confrontés pour la première fois de la campagne à la mort de guerre dans ce qu'elle a de plus crû, de plus choquant, c'est-à-dire des centaines de cadavres jonchant le champ d'honneur. Encore une fois, si Charleroi et Guise sont des batailles qui se soldent pour le 47e RI par un bilan effroyablement lourd, la mort massive de guerre reste encore quelque peu abstraite pour les combattants du fait même du déroulement des événements qui les oblige à retraiter et donc à ne pas voir les conséquences du feu. On remarquera de surcroît que s'ils décrivent des conditions particulièrement difficiles au cours de ces deux batailles, évoquant tous deux dans leurs récits de « nombreux blessés », ni Louis Leseux ni Marcel Brégé ne parlent des combattants morts lors des journées des 22 et 29 août 1914 [1]. Le témoignage d'Albert Omnès est sans doute d'une tonalité légèrement différente puisqu'il mentionne à plusieurs reprises le nom de quelques officiers tués ou blessés, certains dans des conditions que l'on imagine affreuses. À Charleroi il évoque ainsi un de ses élèves-caporaux – un dénommé Roussel [2] – qui, blessé, demande qu'on l'achève ainsi qu'un Le Floc'h, rendu aveugle par une balle dans les yeux. À Guise il évoque le sergent Tézé, frappé de trois balles dans la poitrine et qui, bien qu'agonisant, survit à ses blessures. Mais il s'agit là à chaque fois de personnes bien identifiées, qu'Albert Omnès devait probablement connaître avant la mobilisation générale puisqu'il est conscrit à la caserne Rocabey depuis 1911. Ce n'est qu'à la suite de la première bataille de la Marne, pendant la poursuite des armées allemandes en retraite, que le sergent évoque des souvenirs plus spécifiquement liés à la violence de guerre, à l'instar de ce ravin « d'où se dégage une odeur épouvantable : le 75 a surpris là un rassemblement signalé par un aéro ; les morts sont les uns sur les autres » [3]. Là, la mort est anonyme et, du point de vue de la perception de la violence de guerre, beaucoup plus évocatrice du choc ressenti à cet instant par le combattant. En effet, à n'en pas douter, tant à Charleroi qu'à Guise, Albert Omnès croise de nombreuses dépouilles de soldats qu'il ne connaît pas mais jamais sa plume ne s'y attarde. Certes les conditions même de la débâcle ne laissent pas beaucoup le loisir aux hommes de contempler ces tristes spectacles mais, plus encore, il s'agit là de morts récentes, alors qu'au lendemain de la première bataille de la Marne les décès peuvent remonter à plusieurs jours ce qui, compte tenu de ce que l'on sait des conditions climatiques du moment, n'est sans doute pas sans conséquences sur l'intégrité des dépouilles et, donc, est probablement la source d'un traumatisme supplémentaire. Semblable raisonnement peut être effectué à partir des carnets de Louis Leseux et Marcel Brégé, deux hommes qui exercent la fonction de brancardiers et sont, à ce titre, particulièrement confrontés aux réalités de la mort de guerre. D'ailleurs, pour Louis Leseux, tout se passe comme si celle-ci, avant la bataille de la Marne, avait été chose abstraite, devenue réelle seulement à partir du 9 septembre 1914 lorsque, investissant la rive nord du Petit Morin, le 47e RI se lance à la poursuite des Allemands en pleine retraite :

[1] Prigent Julien, Richard Réné, « Un brancardier du 47e RI de Saint-Malo en campagne : Marcel Brégé », *op. cit*. ; Leseux Louis « Carnet de guerre de Louis Leseux », *op. cit.*

[2] Curieusement, *Mémoire des hommes*, ne recense aucun Roussel ni Rouxel du 47e régiment d'infanterie mort pour la France à Charleroi.

[3] Omnès Albert, *Carnet de route, op. cit*., pp. 8, 13, 17.

> « C'est en s'y rendant que nous passons devant les tranchées occupées la veille par les Allemands. Oh, quel spectacle ! Une rangée de vingt cadavres ennemis couchés les uns sur les autres. Oh, c'est horrible à voir, ces figures-là fauchées par nos 75 à leur sortie des tranchées [1]. Mais le spectacle a été encore plus douloureux quand, de l'autre côté de ces tranchées, nous avons aperçu une douzaine de soldats français couchés eux aussi pour toujours, à dix mètres de leurs ennemis. Ils tiennent encore dans leurs mains crispées leur fusil, la baïonnette au canon. J'ai regardé le régiment de l'un d'eux : c'était le 41e à Rennes. J'ai longtemps songé à sa famille, à ses amis. Hélas ! Et j'ai réfléchi… » [2]

À dire vrai, le flux et reflux des armées durant la guerre de mouvement s'opérant à un niveau stratégique, la découverte de l'obscénité de la guerre par le 47e régiment d'infanterie au moment de la première bataille de la Marne n'est en aucun cas exceptionnelle. Autrement dit, l'exemple particulier du 47e RI semble bien ici avoir valeur d'indice. Mobilisé au 336e RI, Philippe-Auguste Leroux est comme Louis Leseux et Marcel Brégé brancardier et tient également un carnet. Les lignes qu'il rédige témoignent alors de sa découverte de la réalité de la violence de guerre :

> « Le 11, départ d'Herbisse pour Mailly, on voit un désastre complet, maisons brûlées et tombes, chevaux tués partout. On commence à trouver des Prussiens tués, ils n'ont pas eu le temps de les enterrer, on trouve aussi des Français. On nous fait enterrer les morts. On arrive à Sommesous, spectacle navrant, on voit des Français à moitié carbonisés sous les décombres des maisons et quantité de camarades du 336. Je n'en ai pas connu, mais ce n'était pas facile, ils étaient morts depuis trois jours […] » [3].

À cet égard, le *5e de campagne* de l'artilleur Marcel Étienne Grancher, prix Courteline 1938, est particulièrement intéressant puisque ce roman autobiographique confirme que la première vision d'une mort de guerre anonyme est un choc, quelle que soit l'arme du combattant considéré :

> « Comme ils sortaient du boyau de l'Yperlée, les deux amis se heurtèrent à un brancard posé sur le sol. Instinctivement ils firent un saut en arrière… Un fantassin, blessé dans l'affaire de la nuit, et qui était mort pendant qu'on le transportait vers l'arrière, reposait-là, à demi-caché par une toile de tente, d'où tombait sur le caillebotis un sang noir et épais. Le bras droit et une partie de l'épaule manquaient. Les deux jeunes gens frissonnèrent… Ce mort était le premier qu'ils voyaient, et ils évoquaient sans pouvoir s'en défendre, leurs corps à eux, allongés définitivement aussi, et dans le même état… » [4]

Lorsqu'on lit ce roman, il est difficile de ne pas voir en Ruet le double romanesque de Marcel Grancher et donc de ne pas conférer à ces lignes une haute valeur autobiogra-

---

[1] Sans doute s'agit-il là des mêmes cadavres décrits par Albert Omnès.

[2] Leseux Louis « Carnet de guerre de Louis Leseux », *op. cit.*

[3] Fissot Patrick (en collaboration avec Digard Arnaud et Gautier René), *Les Manchois dans la Grande Guerre,* Saint-Lô, Éditions Euro-Cibles, 2008, pp. 88-89.

[4] Grancher Marcel Étienne, *5e de campagne, au front pendant la Grande Guerre*, Paris, Grancher, 2003, page 144.

phique, ce d'autant plus qu'elles font, on l'a vu, suprêmement écho aux carnets de Louis Leseux :

> « J'ai regardé le régiment de l'un d'eux : c'était le 41e à Rennes. J'ai longtemps songé à sa famille, à ses amis. Hélas ! Et j'ai réfléchi… » [1]

Plus que les vertiges du champ de bataille ou la confrontation aux transgressions sonores inédites de l'artillerie, le rapport à la mort de guerre, dans tout ce qu'elle a de plus obscène au sens étymologique du terme, c'est-à-dire de mauvais présage [2], apparaît comme le rite de passage essentiel de ce phénomène complexe qu'est l'entrée en guerre. On a pu mesurer en effet son importance quelle que soit l'arme considérée – l'infanterie ou l'artillerie – et la chronologie – Louis Leseux dès 1914 tandis que Marcel Grancher ne découvre le front qu'en 1917. Reste néanmoins à savoir si cette confrontation à la violence de guerre relève de l'entrée en guerre *stricto sensu* ou de la guerre elle-même. Bien entendu, à une telle question il n'existe pas une seule réponse tant les caractéristiques individuelles des acteurs sont ici aussi variables que prépondérantes. Pour autant, l'homme est ainsi fait qu'il s'accommode de tout ou presque. Dire qu'une certaine « accoutumance » à la violence de guerre participerait de la guerre elle-même serait donc avancer que quelques combattants acceptent l'idée de leur propre mort et parviennent à continuer à vivre et combattre avec elle. Ici, dans le cadre du 47e régiment d'infanterie, l'entrée en guerre serait donc circonscrite aux cinq premières semaines de la campagne, à savoir aux marches de concentration et de retraite et aux batailles de Charleroi et Guise. La première bataille de la Marne serait donc le moment où l'on bascule de l'entrée en guerre à la guerre elle-même. Or, il n'est pas certain que tous les individus acceptent totalement la violence de guerre, surtout lorsque celle-ci est obscène. Sans doute est-ce le cas de Julien Loret qui intitule la partie de ses mémoires consacrée à la guerre de positions « souvenirs d'horreur que j'ai vécu » [3]. Dans ce cas, il serait probablement possible de postuler que, là encore, d'un certain point de vue, les combattants n'entrent jamais tout-à-fait en guerre.

La découverte du feu se révèle donc être une affaire de sens, ce d'autant plus qu'elle n'est jamais exempte de nouveauté. On pourrait même insinuer qu'il s'agit ici d'un processus d'acculturation d'autant plus long et complexe que le champ de bataille de la Première Guerre mondiale n'est pas, au cours de ce conflit, linéaire puisque de nombreuses mutations technologiques et tactiques s'y opèrent. Or on a souvent tendance à oublier que l'acculturation est un processus qui peut échouer, en ce sens où il peut aussi aboutir à un rejet. Les spécialistes parlent alors de contre-acculturation, notion qui semble souligner, pour certains individus, l'impossibilité d'une complète entrée en guerre.

---

[1] Leseux Louis, « Carnet de guerre de Louis Leseux », *op. cit.*

[2] Audoin-Rouzeau Stéphane, « Violences extrêmes de combat et refus de voir », *Revue internationale des sciences sociales*, n°174, décembre 2002, pp. 543-549.

[3] Arch. Mun. Saint-Malo : 21 S. Historique des années de guerre 1914-1918 vécues par Julien Loret dans les 5e et 7e compagnies du 47e régiment d'infanterie.